

Claude Meillet

Schlemil



Schlemil



Claude Meillet

Schlemil

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3626-9

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*A mes parents, enfants et petits-enfants,
Aux Meillet et associés.*

Sommaire

Prologue.....	11
Acte 1 – Le lien	13
Acte 2 – La justice.....	33
Acte 3 – L'égalité	55
Acte 4 – La transmission	77
Acte 5 – La fraternité.....	95
Epilogue.....	119

Prologue

Jonathan est à la gauche de la scène, seul éclairé.

Au fond, un écran, sur lequel est écrit « Prologue » et « Rien de grand ne se fait sans passion », Hegel – une table et des sièges de jardin, sur une terrasse de maison.

Jonathan – Ils ne sont pas toujours là. Bien que je les soupçonne d'être omniprésents. Simplement je n'y pense pas, je ne pense heureusement pas toujours à eux. Par contre, parfois, je les sens proches, rigolards le plus souvent, caustiques certainement et quelquefois, bien qu'ils doivent s'en défendre, plutôt estomaqués....

Ça n'est probablement qu'une manière d'assurer ma filiation.

La lumière se déplace et vint éclairer 3 personnages, 2 femmes et 1 homme, à la droite de la scène, laissant Jonathan dans le noir.

Rebecca – Tu entends ça, Henri ? « Une manière d'assurer sa filiation » ! Tu te sens « une manière... »

Henri – Il n'a pas trop de tête, mais il a quand même un peu de nez.

Hélène – Ah, ça vous est trop facile de le critiquer, vous deux !

Rebecca et Henri, en chœur – Mais on ne le critique pas !

Rebecca – La mère défend son petit. Sinon que, tu le vois bien, ça croit savoir et ça ne sait rien !

Hélène – j’aurai bien voulu vous y voir, vous, quand c’était votre tour d’être sur terre, de vous sentir sans cesse accompagné, jugé, par vos parents et votre vieille tante, passés de l’autre côté.

Rebecca – « Vieille tante », tu n’as pas toujours dit ça quand je te battais à la crapette !

Henri – Bon, les femmes, laissez-le se débrouiller, de toute façon, c’est à lui de jouer maintenant. D’autant plus que ce n’est pas facile, je peux vous l’assurer, d’après mon expérience à la municipalité de Carpentras. Recréer le lien perdu, je suis curieux de voir « de quelle manière », justement, il va s’en sortir sans trop de dégâts.

Hélène – De toute façon, laissez-le passer les épreuves du lien, de la justice, de l’égalité, de la transmission, de la fraternité.

Rebecca, *tourné vers le public* – Quel programme ! Préparez-vous au pire.

*

* *

Acte 1

Le lien

Sur l'écran « Le lien » et « Il est plus difficile de connaître le bien que de le faire », Nietzsche.

La lumière revient sur la totalité de la scène où Jacky Lépée a rejoint Jonathan, sauf sur les 3 personnages qui restent dans une pénombre.

Sur l'écran, maintenant, « Jonathan, le fils et neveu, Jacky, notaire, ami d'enfance de Jonathan ».

Jacky – Nous y voilà. Je ne veux pas te dire que tu l'auras voulu mais quand tu m'as déclaré que tu avais quelques petites idées sur la question, la tentation, pour moi, était trop forte.

Jonathan – Cette idée de création d'une commission de la solidarité sociale, elle vient de toi ou de ton meilleur ennemi dans le conseil municipal ?

Jacky – Non, pas « solidarité sociale » mais « nouvelle solidarité ». Et mon meilleur ennemi, c'est moi. Je ne suis pas un traître comme toi à ma ville natale, je ne suis pas parti ailleurs faire carrière, j'ai

emboité les pas de mon père dans sa charge notariale et j'ai donc vu de mes propres yeux se transformer cette ville, cette ville que, quarante ans après, je ne reconnais plus.

Jonathan – Je dois avouer que, sans jouer au retour de l'enfant prodigue, mes souvenirs de jeunesse se sont fracassés contre le dur mur de la réalité, comme dit le poète, sur la ville telle qu'elle est devenue.

Jacky – Les poètes ont toujours raison. Un tiers de la population active cavale maintenant chaque matin pour aller travailler à Marseille et rentre chaque soir accablée se mettre à table et au lit, un autre tiers mijote au chômage et le tiers qui reste fait ce qu'il peut. Soixante pour cent des habitants sont des nouveaux arrivants, dont un tiers de racines étrangères et je te précise que le mot racine ne fait pas de moi un raciste, les commerces de centre ville disparaissent, sucés par les grandes surfaces environnantes, les élèves boxent les profs ou bien les parents s'en chargent, les quelques entreprises un peu conséquentes ont fermé, le vandalisme...

Hélène (*depuis la pénombre*) – Vous ne pensez pas qu'il en fait un peu trop, le Jacky ?

Jonathan – Tu ne crois pas que tu charges un peu trop la mule ?

Hélène – Hé bien voilà !

Jacky – Si, probablement. L'accumulation des exaspérations, la nostalgie d'une époque passée provoquent l'exagération de mes frustrations, sans

doute. Mais, sans jouer les anciens combattants, je suis certain de mon diagnostic : la ville a perdu non seulement une grande partie de son charme, de sa qualité, mais elle a aussi perdu son âme. Et justement, quand je t'ai déjà raconté tout ça et que tu m'as superbement répondu « mon vieux, tu es trop défaitiste, il y a des solutions », je me suis dit « banco, il l'aura voulu ».

Jonathan – D'où cette revue d'examen de solutions

Rebecca (*de la pénombre*) – Quel chic il a votre rejeton pour se jeter dans les traquenards !

Henri – Ça a toujours été sa spécialité,

Hélène – Arrêtez donc tous les deux, on va bien voir s'il en sort moins cabossé que d'habitude, il est plus fort que vous ne le pensez.

Rebecca – Bien entendu !

Jacky – Voilà. Nous y sommes. Tu vas recevoir successivement tes experts-repères locaux et nous verrons bien avec chacun d'entre eux si tes fameuses solutions tiennent tant que soit peu la route.

Jonathan – Pari tenu. D'ailleurs si je gagne, tu m'invites chez le père Jean-Claude et si je perds, je t'invite, ce qui fera, au mieux du bien à nos papilles, au pire un peu d'animation dans la ville.

Fais rentrer Pierre-Jean.

*

* *

Pierre-Jean (*l'écran affiche 10 secondes « Pierre-Jean Panard, professeur d'éducation physique », ex joueur-entraîneur de l'équipe de football, compagnon de bringue d'antan de Jonathan*) – Bonjour Jacky. Jonathan, si tu croyais me surprendre, c'est raté. J'ai toujours su que tu réapparaîtrais et, bien entendu, pour me poser des problèmes impossibles. A part ça, ça me fait plaisir, comment vas-tu ?

Jonathan – Ça n'allait pas mal, jusqu'à ce que Jacky m'entraîne dans une nouvelle aventure.

Pierre-Jean – Dont je vais faire les frais...

Jonathan – Tu ne seras pas le seul, rassures-toi. Mais comme tu n'as pas changé, enfin pas trop, pas trop mal, je t'explique : Jacky s'est épanché sur mon épaule sur l'évolution de la ville et sur la disparition du lien social tel qu'il existait, avant, « de notre temps ».

Pierre-Jean – Je confirme, ça n'a plus rien à voir. C'est comme ça.

Jonathan – Hé bien non. Quittez cette résignation. Les conditions de vie et l'environnement ont partout changé. Effectivement, c'est comme ça. Il s'agit simplement d'en prendre acte et d'activer tous les leviers possibles pour s'adapter, perpétuer les occasions de vie en commun, les bagarres communes, les rencontres, les échanges, les partages...

Rebecca – Ça y est. C'est parti.

Henri – Pour l'instant, il a raison. « C'est comme ça » ! je t'aurai remué tout le monde, moi !

Hélène – Le pauvre Pierre-Jean, il ne sait pas encore ce qui va lui tomber sur la tête. Allez, taisez-vous un peu.

Jonathan – Et tu es bien placé pour le savoir, le sport est un de ces leviers, peut-être le plus performant. C'est vrai au niveau mondial : le sport efface les frontières, il est devenu religion mondiale, les peuples de tous les continents communient lors des grandes messes que sont les Jeux Olympiques, les championnats du monde, Wimbledon est un temple universel.

Pierre-Jean – Les guerres des nations se font sur les stades. C'est aussi fort et moins douloureux.

Jonathan – Le pari que je te propose c'est d'exploiter ce même pouvoir au niveau local. Enfant de pauvre, enfant de riche, sur un terrain de foot, tout le monde se trouve au même plan. Dans leur vestiaire, jaunes, blanches ou noires, les filles de l'équipe de basket sont toutes plus excitées les unes que les autres avant de rentrer sur le terrain, l'envie de gagner soude, c'est une école de volonté et de motivation partagées.

L'effet collectif se fait sentir par ondes successives, rappelles-toi. Les parents de toutes conditions qui viennent supporter leurs rejetons. Parfois avec excès, souviens-toi aussi.

Pierre-Jean – A qui le dis-tu ! L'engagement peut tourner à son extrême, au chauvinisme.

Jonathan – Mais, c'est quand même signe qu'une mobilisation est possible. Le journal local, probablement le site web maintenant, élargissent l'effet à tous les habitants. Monsieur le maire qui

félicite, les tournois qui brassent la population environnante, le judo, les critériums cyclistes,...

Pierre-Jean – Bon, d'accord, tu prêches un converti. Mais les conditions, les mentalités, ne sont plus ce qu'elles étaient. Auparavant, vous payiez chacun 1 franc pour monter dans le camion de transport de farine du moulin qui vous emportait en déplacement.

Jonathan – Oui, et on rentraient comme des clowns blancs à la maison.

Pierre-jean – Maintenant les joueurs transportés en cars, gratuitement, nous les rendent comme sortis d'une guerre serbo-croate. La violence également. Elle a gagné les sports d'équipe. Un de mes minimes a reçu un coup de couteau !

Jonathan – Un minime ! Hé bien profite d'une nouvelle dynamique pour combattre ces agressions qui contaminent des gosses aussi jeunes. Nous sommes début janvier, tu as 4 mois pour concevoir, préparer une mobilisation avec une mise en œuvre cet été.

Pierre-Jean – A mon avis, tu es plus dingue que tu ne l'étais avant. Mais ça va peut-être me rajeunir. Je vais voir ce que je peux faire.

Jonathan – Vois, vois... mais fais surtout.

En aparté – je suis certain qu'ils pensent eux aussi que je suis dingue. Et j'ai peur qu'ils aient tous raison.

Rebecca – Fou mais lucide, ton petit !

Hélène – Laisse-le faire.

*
* *
*

Jacky – J'appelle Nathalie.

L'écran affiche le visage de Nathalie avec en surimpression « professeur de musique »

Jacky – Nathalie, tu le sais, j'ai demandé à un vieux complice, Jonathan, de tenter de mettre en œuvre ses idées pour favoriser la vie sociale ici, dans notre ville. Parmi ces idées, la musique...

Jonathan – Non Nathalie, en idée forte, fortissimo si je puis me permettre, la musique.

Rebecca – « Fortissimo ». C'est reparti, je le sens.

Henri – Laisse Becca, laisse nous écouter.

Jonathan – ça n'est pas simplement « la musique adoucit les mœurs ». La musique est devenue, pulsée par l'universalité des médias, le langage universel. Les jeunes de tout continent communient, partagent, selon les périodes rock, rythm and blues, disco... les musiques, les titres, les chanteurs, les tournées, les concerts sont mondiaux. On peut le considérer comme un appauvrissement mais c'est avant tout un volapuk auditif qui casse toutes les barrières ethniques, géographiques, de religion, de classe. Je pourrai développer mais je parle sans doute à une convertie. Hé bien, je crois que ce phénomène fusionnel est également valable pour une communauté réduite.

Nathalie – ça n'est pas si fréquent d'entendre porter la musique au rang de seul langage international.

Vous imaginez bien le retentissement en moi. Par contre, je ne suis pas sûre que la transposition puisse être osée si directement à un plan local. Je connais malheureusement plus l'ânonnement de l'apprentissage, l'essoufflement dans l'effort indispensable, la pratique élitiste plus que populaire...

Jonathan – Je n'ignore pas les difficultés quotidiennes de votre métier. Et nous sommes en France, où les décibels assomment les vibrations ! Mais, regardez. Ou plutôt, écoutez. Les chorales, les groupes, la foule aux concerts, partout et donc ici la dynamique existe. Et donc, le potentiel existe. Et donc, en vous mobilisant, au sein d'une équipe, vous pouvez, en quatre mois, nous mijoter un programme d'animation musicale qui fédère tous les publics dans la ville.

Nathalie – Je reconnais, vous aviez trop bien commencé pour que je me permette de mal finir.

Jacky – Je vous avais prévenu, il est redoutable.

Rebecca – Ça tu peux le dire.

Nathalie – Bien, je suis tentée de tenter. Allons-y.

*

* *

– Et maintenant, ta terreur enfantine, M^{me} Quin
Sur l'écran, « M^{me} Quin, institutrice à l'école communale, depuis peu à la retraite après 40 ans de

bons et loyaux services, figure emblématique de la ville ».

M^{me} Quin – Bonjour à vous deux. Jacky, je t'ai entendu m'annoncer, tu aurais mieux fait de parler d'équilibre de la terreur car, jeune débutante, j'ai terrorisé Jonathan parce que, tout simplement, il me terrorisait le premier, intenable et dissipé. Je vais tacher de te dompter plus subtilement cette fois-ci, Jonathan !

Jonathan – Moi qui comptait vous bousculer de nouveau, je crois que je vais passer à la méthode douce, de peur de me faire encore houspiller. De toute façon votre aura est telle que l'épreuve de force retournerait la population de vos fans contre mon projet. Et c'est justement le contraire que je veux faire. User de votre popularité pour participer à un mouvement de reconstitution de liens dissous entre les habitants de cette ville.

M^{me} Quin – User et abuser m'a prévenu Jacky !

Jonathan – Méfiez-vous de vos amis, mes ennemis je m'en charge, vous nous avez appris l'expression !

M^{me} Quin – Ce n'est pas tout-à-fait ça mais je te pardonne.

Jonathan – Voilà. Il s'agit de démontrer à Jacky, ce bon copain, que si les choses ont effectivement changé ici, une communauté nouvelle est à portée de main, pour peu qu'on fasse converger une série d'actions volontaristes qui la fasse renaître. Les pistes du sport, de la musique vont être explorées, je veux

vous demander de mettre en branle la piste de l'éducation.

M^{me} Quin – Expliques-toi.

Jonathan – L'enseignement est l'instrument majeur de socialisation et l'injustice, la dépendance économique et sociale, la soumission puis la pratique de la violence, le conditionnement politique se repaissent de l'inculture, de l'analphabétisation, *sur l'écran, pendant 10 secondes, (Jonathan interrompt sa phrase), « 130 millions d'enfants ne sont pas scolarisés, 3 millions d'enfants ont été tués dans des conflits armés en 20 ans, 800 000 enfants sont actuellement enrôlés comme soldats, chaque année, 4 millions de fillettes sont vendues comme esclaves, prostituées ou épouses »* dans le monde. Mais la capacité d'expression, le rejet du fanatisme, l'écoute et le dialogue, l'éveil à toutes les formes de l'art, le sourire, le jeu ça se gagne à tout niveau et en particulier sur le terrain.

M^{me} Quin – Expliques-moi.

Jonathan – On sait que vous savez prendre les enfants de 5 à 14 ans, vous connaissez et vous êtes reconnue par une grande partie des parents. Ce fantastique acquis, exploitez-le, organisez le, faites-le fructifier en montant par exemple, n'ayons pas peur des mots, une université municipale d'été de la connaissance des autres, de l'environnement, du plaisir...

M^{me} Quin – Tu as appris à faire de beaux discours, dis-moi. Qui me touchent à vrai dire. Mais qu’attends-tu de moi, précisément ?

Henri – La question piège !

Rebecca – Elle est fichue !

Hélène – Il a bien manœuvré, vous ne pouvez pas dire le contraire.

M^{me} Quin – Tu me demandes en fait de reprendre mon tablier.

Jonathan – D’une façon temporaire et différente, mais, reconnaissez-le, exaltante également !

M^{me} Quin – Bien, ça risque d’être rigolo, ça vaut la peine d’essayer et je suis curieuse de voir si je peux y parvenir.

Rebecca – Enveloppé, c’est pesé !

*

* *

Jonathan – Au dernier des candidats, Paul Israël, je crois.

Jacky – Je l’introduis.

Sur l’écran, « Paul Israël, engagé avec le soutien de la municipalité dans la création d’une maison d’accueil pour gens âgés, soucieux qu’il était, au

départ de son initiative, d'organiser dignement la fin de vie de sa maman, devenue dépendante »

Jacky – A toi de jouer, Paul, Jonathan a généreusement pensé à toi pour donner à notre opération de régénération du « vivre ensemble » dans la ville que nous envisageons, l'ultime impulsion.

Paul – Ça signifie que tu n'oublies pas les seniors dans ton plan de bataille, Jonathan !

Rebecca – Ça aurait été dommage qu'il oublie nos futurs compagnons !

Hélène – Les pauvres, ils ne sont pas pressés de nous rejoindre, laisse les bien terminer leur parcours.

Henri – Celui qui ne sait pas encore à quelle sauce il va être dégusté, c'est le pauvre Paul !

Jonathan – En Afrique, on dit qu'un vieillard qui s'éteint, c'est une bibliothèque qui meurt. C'est l'expression d'une vérité que les africains respectent fidèlement et que nos sociétés nous font de plus en plus oublier.

Paul – C'est en effet une bonne raison de les associer à un rassemblement de forces.

Jonathan – Mais ça n'est pas la seule. Ils ne sont pas que notre mémoire. Ils sont là, présents, à présent, acteurs eux aussi de la vie commune. Non seulement ils nous apportent un peu de la lenteur, de la distance qui nous manquent, à nous les pressés, les stressés, mais ils sont en eux-mêmes pour nous qui cherchons